

## Oyez bonnes gens les merveilleuses histoires du Languedoc mystérieux...

YOLANDA JOVER SILVESTRE  
Universidad de Almería

*Le conte est la mémoire d'un peuple. C'est une leçon de son histoire, de ses mœurs et coutumes, de sa manière de penser- et de parler. Ce qu'on appelle le folklore est le bien le plus précieux d'un peuple, sa marque particulière, en le préservant le peuple défend son identité.*

Luda Schnitzer

*Un cop i avia una viélha qu'avia set barricòts de loidòrs. Cada matin los expandissia al solelh per fin que se mossiguèsson pas<sup>1</sup>, le feu crépite dans la cheminée et la conteuse commence à parler. Les murmures se taisent brusquement car il ne faut pas en perdre un seul mot, les enfants se serrent frileusement contre leur maman: l'auditoire est prêt. Un soupir général de plaisir se laisse entendre, le voyage commence...*

Voilà comment nous imaginons les longues soirées d'hiver au coin du feu alors que dehors souffle la bise ou tombe silencieusement la neige couvrant le paysage d'une épaisse couche blanche et glacée. Les contes ont besoin de cette «ambiance» pour devenir vivants et cela seule la littérature populaire orale, si décriée et ridiculisée, peut accomplir ce miracle. Se superposant à la voix des conteurs, si l'on affine bien l'ouïe et l'imagination, l'on peut entendre au loin, si loin, les voix des troubadours... C'est la France rurale qui, du fond des temps, se rappelle à nous et nous fait signe. La littérature populaire orale, bien que blessée profondément, n'est pas encore morte, loin s'en faut!

---

1 Une fois il y avait une vieille qui avait sept barils de louis d'or. Chaque matin, elle les éparfait au soleil afin de les empêcher de moisir.

Ce signe, certains chercheurs l'on vu et ont répondu avec passion et amour, car c'est bien d'amour dont il s'agit. C'est le cas de Daniel Fabre et Jacques Lacroix qui avec une infinie patience ont écouté et passé à l'écrit certains contes célèbres du Languedoc «Cette expérience humaine a pour nous un caractère unique. C'est une ouverture éclairante sur une certaine forme de vie immobile que l'on se prend à aimer»<sup>2</sup>. Mais qu'est-ce exactement que la littérature orale? la définition semble claire: « Nous entendons par littérature orale une forme de production à caractère ludique et esthétique qui est créée dans le peuple et consommée par lui; nous rappellerons que le partage est la condition d'existence nécessaire à toute culture...» (H.E, 8). Le linguiste Claude Hagège délimite le domaine de l'oralité et de l'écriture et propose le terme *orature*<sup>3</sup> qui semble juste mais qui a une sonorité peu agréable à l'oreille. Nous ne retiendrons donc pas ce terme dans notre travail, le terme oralité nous convient mieux, mais nous ne laissons pas de reconnaître la justesse de son analyse et l'à-propos du nom.

Ainsi donc l'heure des conteurs semble sonner à nouveau aux clochers de nos vies, et cet engouement pour ces histoires, qui semblaient obsolètes et tombées dans les oubliettes du temps jadis, se révèle de plus en plus fort actuellement. Le groupe, qui antan était uni lors des soirées ou pendant les récoltes (là aussi le racontage était prisé), est aujourd'hui éclaté. Ces réunions ne sont plus que des souvenirs entendus de la bouche des plus âgés, et le seul moyen de se glisser discrètement dans ces soirées mortes depuis tant d'années est d'ouvrir un livre d'histoires, s'imaginer le crépitement des bûches dans l'âtre et se laisser bercer par la voix, disparue depuis si longtemps, du conteur du village. L'écriture a sauvé de l'oubli cette partie de notre culture, et l'imagination n'a plus qu'à remplacer la gestuelle et la dimension vocale. Pourtant pour pénétrer dans le conte et en tirer tout le plaisir qui est inhérent, il doit être transcrit fidèlement en respectant les régionalismes et le langage populaire. S'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à ouvrir la porte à Jean de l'ours, à La Fleur ou à la cruelle et ensanglantée Bête du Gévaudan...

2 *Histoires extraordinaires du Pays d'Oc*. Claude Tchou, Paris 1978, p. 8.

Les citations de l'oeuvre étudiée *Histoires Extraordinaires du Pays d'Oc* seront indiquées ainsi: (H.E et n° de page).

3 La notion de style oral est à distinguer de celle de style parlé, cette dernière désignant l'usage ordinaire, plus ou moins éloigné de la langue écrite, qui est fait de la parole en situation d'interlocution. Le style oral est un véritable genre littéraire. Il s'agit d'une tradition culturelle qui paraît apporter une justification à la création d'un terme, *orature*, lequel deviendrait symétrique de celui d'écriture, entendue comme littérature (souvent à l'exclusion de la tradition orale, certes tout aussi littéraire elle-même), au sens où elle conserve les monuments d'une culture, mais ne laisse pas de trace matérielle.

## 1 Récits de veillées

### 1.1 *Les bêtes qui parlent*

Dans les contes tout est normal et naturel, les animaux tombent amoureux des humains (humaines plutôt...), ils ont le don de la parole et souffrent parfois, eux aussi, du mal d'amour. La violence n'est pas inconnue dans les contes, mais elle est acceptée comme un moindre mal puisque c'est souvent le seul moyen d'atteindre le but. La jeune fille qui va faire du petit bois dans la forêt ne peut pas s'imaginer que l'Ours, qui l'épie derrière un buisson, va tomber amoureux de sa jolie personne et qu'enfermée dans son obscure caverne il faudra bien qu'elle «devînt sa femme». Mais attention âmes sensibles, ce gros bourru l'aime à sa manière «Oh! ce brave homme d'Ours ne la faisait pas mal vivre. Il lui apportait des veaux et des brebis volés au pâturage, des branches de cerises ou de pommiers, des poissons, des gâteaux de cire, que sais-je encore? Et il allait aussi voler des vêtements aux abords des fermes, par amour, pour lui faire des présents» (H.E, 30). Que demander de plus? Nourriture, vêtements et amour sont des choses auxquelles les petites paysannes avaient beaucoup de mal à résister, ours ou pas ours... Et que croyez-vous qu'il arriva? et oui un petit garçon, un peu velu c'est vrai, mais au corps humain, qui aime beaucoup sa maman et s'enfuit un jour avec elle: l'Ours perdit à la fois sa femme et son fils «Au matin l'animal s'en alla. Mais pendant plus d'une semaine, ils entendirent dans le bois un hurlement désespéré qui faisait retentir les échos de la montagne.» (H.E, 32). En amour il n'y a pas de différence, le cœur de l'Ours est aussi tendre que celui de l'homme. Le châtiment arrive à qui le mérite, la morale de l'histoire est simple et limpide: on ne peut obliger personne à aimer, et sire l'Ours n'oubliera pas la leçon. L'Ours de cette histoire est le seul animal qui n'ait pas souffert de métamorphose, les autres sont tous des humains ou des êtres magiques qui, souvent malgré eux, doivent prendre cette apparence, mais la parole (si importante dans les contes) ne leur est pas enlevée car c'est seulement à travers la parole qu'ils vont pouvoir approcher les hommes et communiquer avec eux. Certains animaux parlent sans pour cela étonner outre mesure ceux qui les entendent. Dans l'histoire du «Roi des poissons» un pauvre pêcheur subit sans arrêt les reproches de son épouse acariâtre, et lorsque le poisson rouge qu'il a dans son filet lui demande de bien vouloir le remettre en liberté, le pêcheur, sans un frémissement, répond courtoisement et le remet dans l'eau. Le corbeau de «Jean de Calais» est un animal lui aussi extraordinaire, car non seulement il parle à ce pauvre Jean, naufragé sans espoir sur une petite île, mais il le nourrit pendant sept ans: «Ne pleure pas et surtout ne désespère pas. Je ne te laisserai pas mourir de faim sur ce rocher. Chaque jour, je t'apporterai de la nourriture» (H.E, 124) et Jean, sans le moindre trouble lorsqu'il entend le corbeau parler, a une réponse empreinte de pessimisme «fais de ton mieux corbeau: tu le vois, je suis entièrement à ta merci...» voilà une belle preuve de confiance envers un corbeau... inconnu. Mais tout est bien qui finit bien. Le

corbeau finalement explique qui il est en réalité, et tout rentre dans l'ordre «Tu te souviens du jour où, passant dans un village, tu vis un cercueil exposé sur un tas de fumier? Tu as donné aux parents du mort l'argent qui leur manquait. Grâce à toi, le mort fut inhumé. C'est moi qui étais dans le cercueil.» (H.E, 128). Un bienfait n'est jamais perdu dans les contes, c'est d'ailleurs un de ses piliers. La charité a toujours sa récompense, et elle est de taille: richesse, amour, bonheur. Il y a bien sûr d'autres animaux doués de parole comme dans l'histoire «Le cordonnier et le tailleur». Un ours, une renarde et des loups se réunissent vers le coup de minuit sous un grand arbre et devisent tranquillement car, qui peut les comprendre? un homme tapi dans le feuillage écoute attentivement la conversation <sup>4</sup> et, le merveilleux étant toujours présent dans les contes, l'homme sait désormais ce qu'il doit faire pour réussir sa vie: sauver la princesse, rendre la vue aux aveugles et faire jaillir l'eau. Y a t-il, dans ces villages méridionaux brûlés par le soleil quelque chose de plus précieux que l'eau? Et que peut faire de sa vie un paysan aveugle? Si en plus le personnage épouse la princesse que demander de plus? et bien détromper-vous, on peut toujours obtenir un autre plaisir: la vengeance, et l'ami de notre cordonnier qui l'avait trompé au début du conte, monte sur l'arbre, et suivant le conseil de son «ami» écoute la conversation des bêtes désespérées par la tournure des événements qui, malheureusement pour lui, l'aperçoivent et l'histoire finit comme il se doit «L'espion s'évanouit de peur et tomba. Les bêtes avaient faim, le pauvre diable était maigre, c'était peu pour calmer leur fringale.» (H.E, 189) tout est bien qui finit bien... ou presque. Une mauvaise action doit toujours être vengée car le conte doit être une boucle qui se referme, s'il n'en était pas ainsi le conte serait bancal, le héros doit se marier avec la princesse et sa vie heureuse être assurée pour toujours, d'ailleurs les châtiments sont mérités, c'est une des morales des contes et l'un des plaisirs de l'auditoire, car dans la vie ce n'est pas toujours le cas. Il faut que justice soit faite dans le merveilleux comme dans l'ordinaire.

Un autre conte «Le petit mas» ressemble au «Roi des poissons» tout au moins au début de l'histoire. Un pauvre pêcheur, battu par sa mégère d'épouse, écoute les supplications d'un poisson d'or et le remet à l'eau. Innocent, il raconte son aventure à sa femme qui, furieuse, lui ordonne de demander au poisson une jolie maison, puis une métairie, puis un

<sup>4</sup> p.188 L'ours:

- Parfait! Dans mon secteur, je suis aimé des dieux. Tous les animaux domestiques meurent de soif. Il ne pleut pas depuis des années. Je dévore vaches et chèvres tant que je veux. Que cela dure! Faut-il que les humains soient sans idée pour laisser ainsi crever leur cheptel! et toi, loup?
- Dans mes parages, j'ai tout à souhait. Les habitants deviennent aveugles. Le soir ils ne rentrent ni les poules ni les moutons. Je dévore les brebis sous le nez des bergers. Pourtant ces gens, s'ils frottaient leurs yeux avec les feuilles de cet arbre-ci, car les feuilles sont magiques, ils recouvreraient la vue sur les champs.
- Dans mon pays, il en est de même. Si les humains avaient de l'imagination, ils perceraient la roche à tel endroit et l'eau sauverait le pays de la sécheresse.
- Mais toi, renarde, tu nous révéleras bien aussi des secrets sans doute?
- Je viens d'un royaume, ours, où les peuples ont aussi leurs calamités. La fille du roi est à deux doigts de la mort. Médecins et sorciers, il en vient en foule; nul ne la saurait sauver. Songez qu'il y a sous son lit un crapaud qui chaque nuit vient lui sucer le sang. Il y est à cette heure-ci. Tous les sujets se mourront de peine si cette belle princesse s'éteint.

château et enfin un palais. Mais l'avidité est féroce punie dans les histoires, ce qui devait arriver arriva «Le pauvre pêcheur s'en retourne; quand il fut à l'endroit où le chemin tourne, il vit son vieux petit mas tout ruiné et sa femme assise sur le seuil qui pleurait [...] le pauvre pêcheur qui était en colère, prit une gaule et la frappa jusqu'à ce qu'elle eût dit qu'elle était contente.» (H.E, 144) ce n'est pas très subtil mais la leçon porte loin. Tout est possible dans les contes, la preuve? même un homme maltraité peut se rebeller et récupérer sa dignité. Quant à sa façon de la récupérer, c'est à la façon traditionnelle des farces du Moyen-âge qui sont si proches des histoires populaires: point de drame mais du rire et que chacun assume le ridicule à sa façon.

### *1.2 Le diable, le Bon Dieu et la Vierge*

Le diable des théologiens, celui qui incarne l'Esprit du Mal, celui qui terrorise le peuple depuis le Moyen-âge, n'a rien à voir avec le diable rustique et parfois bien sot de nos contes. Point de Satan ni de Belzébuth, point d'ange déchu ni de d'ange révolté, mais plutôt un personnage crédule et sempiternellement dupé par un humain plus intelligent que lui. Pauvre diable que personne ne respecte et qui devient la risée de tous! Dans «Jean de l'Ours», le diable est décrit comme un «gros homme poilu et noir, avec des yeux qui luisent comme de la braise» (H.E, 37) qui non seulement n'a ni cornes, ni pattes fourchues ni queue (et un diable sans queue n'inspire ni peur ni respect c'est bien connu...) mais qui se fait rosser par Jean de l'Ours, plus fort et plus rusé que lui:

Le diable, car c'était lui, fou de colère, se jeta sur Jean. Celui-ci heureusement se méfiait; et de se tirer et de s'empoigner et d'essayer de se faire plier. Ils s'y prennent à qui mieux mieux et finissent par tomber... Ils font rouler la pipe sur le carreau, marmite, chenets, cendres, tisons, tout vole! et ils se roulent dans le foyer. Ils se mordent, se griffent, se secouent, s'égratignent... À un moment ils se séparent et hop! les voilà de nouveau debout, abîmés, saignants, pantelants. Et ils recommencent de plus belle, jurant, frappant, tapant. D'un saut de côté Jean de l'Ours esquive. Il attrape la canne et pim! pam! pim! pam! tape et retape sur le dos du monstre qui résonnait comme un tambour; si bien que le gros homme resta sur le carreau, raide, le visage contre terre. Jean de l'Ours couvert de sueur, d'un revers de main s'essuya la figure, se tourna vers le vaincu, lui posa une dalle sur la poitrine puis, tranquille comme Baptiste, il se mit à préparer le repas. (H.E, 38)

Vaincu, humilié, il se fera battre comme plâtre jusqu'à ce qu'il dévoile les mystères du château hanté. Le diable, fidèle à sa légende, est un traître qui achète les âmes et trompe ses partenaires surtout s'il a trois filles en âge de se marier, dont une bonne et sage tombe amoureuse du héros. Malgré ses ruses, l'échec est lamentable et le garçon enlève sa belle. La femme du diable ne se gêne pas pour lui dire la vérité «Tu es encore plus bête que ton valet, lui reprocha son épouse, les yeux étincelants de colère...» (H.E, 62). Le diable est presque

toujours marié et a des filles ainsi qu'une vieille mère, ce qui complique sa vie et le met dans des situations impossible d'où il ne réchappera pas sans que sa personne et son statut subissent des dommages cruels. Les filles tombent amoureuses des humains, les femmes se moquent de leur infernal mari, et les mères trahissent leur fils, pauvre diable! Décidément les femmes sont difficiles à comprendre et elles n'ont pas toujours le beau rôle dans les histoires du folklore languedocien, même le diable n'y entend rien, alors les hommes...

C'est bien une femme, celle de Pierrou, qui va berner ce pauvre diable et non son mari comme le titre du conte le laisse entendre. Le «cerveau» c'est elle, elle qui dira à son époux ce qu'il doit faire pour ne pas aller en enfer puisqu'elle est coupable de ce que son mari soit ruiné et ait vendu son âme au diable pour de l'argent, et Dieu sait pourtant que le père de Pierrou avait essayé d'éviter cela à son fils! «Donc il y avait une fois un homme qui avait eut tant de malheurs dans sa vie! Et toujours à cause de sa femme [...] Cet homme avait un garçon Pierrou, qu'il avait pour cette raison élevé dans l'ignorance complète de la femme ... et de ce qui s'ensuit.» (H.E, 114). La femme et «ce qui s'ensuit» comme le dit si coquinement le conteur, vont lui prouver que sous ces coiffes si chères il n'y a pas une écervelée, loin s'en faut, mais une femme intelligente qui aide son mari à trouver quel âge a le diable, puisque telle était la terrible question. Ce diable là est plus près de l'image disons classique du maître des enfers, quoique sa description soit amusante «Pardi! comme tous les diables; avec sa barbichette bien pointue, ses banes<sup>5</sup> et une queue, pauvre ami, qui montrait pas misère! Pierrou, tout simple qu'il était, le reconnut tout de suite» (H.E, 115) et Pierrou de se moquer après être en possession de la réponse: « Vous êtes bien pressé,! On dirait que vous avez le feu au derrière [...] Gros diablats! Vous faites une grimace bien laide [...] bougre de diablatou» (H.E, 115). Comment voulez-vous que ce pauvre Malin en impose s'il est sans cesse ridiculisé? Décidément il n'y a plus de respect dans ce bas monde. Le diable est toujours trompé par ceux qu'il croyait tromper, il est battu, sa famille le trahit, il est humilié dans «ses fonctions» bref la vie est dure. Lui qui joue si bien son rôle et jamais ne renonce à ses engagements, est finalement le personnage le plus moral de l'histoire. Le rire est la meilleure arme contre la peur, et ce pauvre démon des contes populaires efface dans le rire la terrifiante image de Satan et de l'enfer qui attend tout mauvais chrétien.

S'il y a diable il y a Bon Dieu, mais dans les contes du Languedoc analysés, il ne paraît que dans une histoire «Pitô». Le garçon le plus niais du village s'appelle Pitô, un jour il prend sur ses épaules deux hommes et leur fait traverser le ruisseau grossi par un orage, les deux hommes «qui avaient remercié du bout des lèvres, s'en allaient sans autre paiement» (H.E, 115). Pitô fâché réclame, et le premier lui dit «écoute brave pâtre je suis le Bon Dieu; je n'ai aucun argent pour te payer, mais je te donne cette flûte. Chaque fois que quelque chose n'ira pas à ton idée, tu n'auras qu'à jouer de la flûte...» (H.E, 196). Et si ce pauvre paysan n'avait pas demandé sa récompense, le Bon Dieu s'en serait-il allé sans se retourner? Pitô

5 Les méridionaux appellent *banes* des kystes de graisse sur le cuir chevelu. Les cornes du diable, qui ne devaient pas être bien impressionnantes, sont ainsi désignées de façon humoristique, et ridiculisées. Un diable qui a des banes au lieu de cornes comme tout diable qui se respecte, ne peut terroriser aucun mortel...

était peut-être un peu niais, mais tout travail méritant salaire, il ne pouvait laisser partir ces messieurs sans leur montrer que leur acte n'était pas juste. Après cette leçon de savoir vivre, le bonheur est au bout du chemin pour Pitô qui épousera, ce n'est que justice, la fille du roi.

Certains contes, qui se ressemblent étrangement, mettent en scène une sorcière ou une fée qui aide le gentil voyageur à la recherche d'un objet magique mais trompe le méchant lorsqu'il est sans cœur. Dans «La fleur de laurier» c'est la Vierge Marie qui joue ce rôle, elle est décrite comme une dame, elle est ainsi nommée avec tout le respect que sentait le peuple pour la mère de Jésus. Cette dame demande la charité d'un morceau de pain qui lui est refusé par les deux aînés qui cherchent la Fleur de Laurier:

La Sainte Vierge ne s'est pas fait connaître; elle lui a dit:

«Qu'est-ce que tu fais là petit?

Le petit lui a dit:

«Mon père il m'a dit que si je lui portais la Fleur de Laurier il me ferait héritier. Et je ne la trouve nulle part» il lui a dit.

Il l'avait cherchée dans toute la forêt. Elle a pensé en elle-même:

«Tu ne la trouveras pas la fleur de Laurier, tu es un mauvais garçon.» (H.E, 215)

Le jugement de la Vierge est sans appel, et le pauvre dernier, qui légalement n'a droit à aucun héritage, va découvrir que la bonté paye (il a proposé à la dame affamée un morceau de pain et même, preuve de détachement suprême, du saucisson!) en trouvant la fameuse Fleur de Laurier et, malheureusement aussi, la mort entre les mains de ses deux frères (la Vierge avait bien raison...). Dans ce conte se produit un miracle, un os ayant la forme d'une trompette va dénoncer les assassins<sup>6</sup>, après que justice soit faite (le père tue ses deux enfants tout en les traitant de polissons), le mort peut reposer en paix. Ce qui reste en suspens, et qui aiguise notre curiosité c'est de savoir qui finalement héritera, puisque les trois fils sont morts...

L'histoire ressemble beaucoup à toutes celles qui, de l'Allemagne avec ses vieux lieder à l'Angleterre avec ses balades, ont comme thème principal le roseau qui dénonce un crime. Le roi Midas en sait quelque chose, lui qui fut si ridiculisé par des roseaux incapables de tenir leur langue.

### ***1.3 La princesse, le roi et le héros***

Le monde des contes est un monde où les classes sociales ne semblent pas être un empêchement pour réussir. Qu'importe que le héros ne soit qu'un manant, parfois même un niais, s'il est courageux et mène à bien les travaux qui lui sont recommandés! La société

<sup>6</sup> p. 220:

L'un des frères a mis la trompette à la bouche et elle s'est mise à chanter d'une voix très sombre et méchante:  
Ô frère,  
Très mauvais frère,  
Oui c'est toi qui m'as tué,  
Pour la Fleur de Laurier.

paysanne qui, au coin du feu, se racontait ces histoires, avait la tête sur les épaules et appliquait ses propres schémas à ce monde merveilleux qui la faisait rêver. Ténacité, courage et bonté (et ruse, parfois même un peu de malhonnêteté...) semblaient suffisants pour trouver le bonheur et échapper à leur condition. Et fi donc de la beauté! Aucun héros n'est décrit physiquement, par contre sa force et la malice sont les seuls apanages d'un futur mari de fille du roi. Le travail bien fait et la volonté sont plus forts que l'extraction sociale. Le roi est parfois traité cavalièrement par ce futur gendre qui n'a que son intelligence à offrir et la princesse sans offrir de résistance se laisse aller dans les bras de ce jeune homme qui, au prix de sa vie, a lutté pour la conquérir.

Le prix de tant d'efforts est parfois multiplié par trois, c'est le cas de Jean de l'Ours qui, n'oublions pas qui était son père, se marie en même temps avec les trois filles du Roi de France. Sa réussite sociale et maritale nous laisse pantois:

Les filles du roi l'embrassèrent et le couvrirent de baisers. Elles jurèrent que pour rien au monde elles ne quitteraient l'homme vaillant et fort qui au péril de sa vie les avaient ramenées sur terre. La plus jeune tenait de la femme du diable le secret du baume qui guérit tout. Elle couvrit la plaie de Jean avec ce baume enchanté et sur le coup il se trouva remis. Alors il épousa les trois princesses, il acheta des chevaux et tout ce qu'il fallait, il alla chercher sa vieille mère et ils revinrent au château [...] et ils vécurent heureux longtemps, longtemps, longtemps... (H.E, 42)

En réalité, les princesses n'ont pas une personnalité hors du commun, c'est le moins que l'on puisse dire. Elles sont simplement la récompense méritée et tant qu'à épouser quelqu'un, autant que ce soit une princesse, l'avenir économique étant ainsi largement assuré dans l'esprit des gens. Elles acceptent presque toutes le fiancé sans rechigner et, tout est bien qui finit bien, elles sont heureuses et ont beaucoup d'enfants. Même si les contes sont ce qu'ils sont, c'est à dire magiques, les conteurs languedociens savent que le héros doit être crédible, ainsi donc il épousera une princesse mais jamais ne deviendra prince ni héritier du trône. Être riche, aimer une princesse et vivre dans un château pour le reste de la vie est déjà une excellente chose. De pauvre à roi il y a des distances qu'il faut respecter si l'on ne veut pas que l'auditoire éclate de rire et se brise la magie du conte. Magie oui, irrationnel sûrement pas. La fin de l'histoire est toujours la même «La princesse épousa La Fleur. Tous deux revinrent au château et y vécurent longtemps heureux.» (H.E, 54), «Ils s'embrassent et partent ensemble en carrosse au palais. Le mariage fut célébré quelques mois plus tard avec une grande fête» (H.E, 69), «Les noces furent une grande ripaille. On mangea bien deux paires de bœufs, on but toutes les pièces de vin.»(H.E, 113), «Je serai votre femme, dit la jeune fille, j'ai trouvé l'homme très courageux que m'avait promis la fée ma grand-mère.» (H.E, 140), «Le roi célébra par des fêtes splendides le mariage de sa fille bien-aimée.» (H.E, 189), «Et Pitô devint le gendre du roi» (H.E, 199). Le bonheur est au bout du chemin, cela suffit.



#### 1.4 *Les sorcières et les fées*

Il y a de bonnes sorcières et des sorcières exécrables, les unes font le bonheur de nos héros et les autres essayent de toutes leurs forces maléfiques de leur causer le plus de problèmes possibles. Les fées sont en général bienveillantes. Si votre femme se lève toutes les nuits et disparaît, ne se nourrit que d'eau claire et fait la sourde oreille à vos questions, sachez que vous vous risquez d'avoir d'horribles surprises. C'est le cas du jeune homme amoureux fou de sa belle femme, et qui après l'avoir suivie la voit entrer dans le cimetière:

Il entre en se dissimulant et voit une vingtaine de sorcières qui faisaient la ronde autour d'une tombe fraîchement creusée. Au bout de quelques instants, l'une d'elles prend un os, une autre une jambe, une autre un bras; elles les allument et recommencent à faire la ronde en poussant des hurlements. Les cheveux du pauvre se dressaient... Mais ce n'était encore rien. Quand elles eurent assez sauté et assez crié, elles s'accroupirent et avec leurs ongles déterrèrent le mort. Quand elles l'eurent sorti de terre, elles se le disputèrent, le déchirèrent en mille morceaux et dévorèrent la chair du cadavre. Le pauvre homme n'y put tenir plus longtemps, il avait la chair de poule; il retourna chez lui et se remit au lit avec le cœur brisé. (H.E, 87)

Ce conte est classé dans les «conte à faire peur» très prisés par un public qui aimait que, de temps en temps, les conteurs le fasse un peu trembler. C'est le seul conte qui porte le titre «La sorcière» et qui ait ce personnage comme héros. Habituellement la sorcière est à la charnière de l'histoire, c'est grâce à elle que le jeune homme trouve (ou ne trouve pas) l'objet magique qu'il doit rapporter pour être heureux, ou que la jeune fille sauve sa vie, souvent après avoir été abandonnée. Marinette, perdue dans le bois frappe à la porte d'une cabane et une femme très âgée lui ouvre «Je cherche une place. Si vous voulez me prendre, je ferai tout ce que je pourrai pour vous plaire [...] pauvre petite, dit la vieille, c'est le Bon Dieu qui t'a conduite chez moi...» (H.E, 96), une méchante sorcière n'emploierait jamais le nom de Dieu, le public sait ainsi immédiatement que l'histoire va bien se terminer. Dans l'histoire «L'eau qui chante, la pomme qui danse, l'oiseau de toutes les vérités» la mère du roi a de très mauvaises relations avec sa bru, et lorsque son fils part à la guerre elle emprisonne sa belle-fille et enferme ses petits-enfants dans une caisse qu'elle lance à la mer. Le docteur Freud aurait pu voir dans ce conte (et dans tous en général car les contes s'y prêtent<sup>7</sup>) un exemple

7 Freud mais surtout ses élèves Karl Abraham, Otto Rank, Théodor Reik etc. ont analysé les principaux fantasmes dans les contes populaires comme: le fantasme de retour au sein maternel lorsque la femme de l'ogre ou du diable cache un être humain, ce qui est le cas dans l'histoire des «trois plumes du diable» dans *Histoires extraordinaires du Pays d'Oc*, le fantasme du sevrage lorsque la jeune fille accepte certains travaux comme débarrasser un poirier de ses chenilles, soigner et laver une petite chienne, nettoyer une source ou réparer un four comme le fait Marinette dans l'histoire «la brave Marinette et la méchante Catinou», le fantasme de naissance comme l'épreuve des «trois plumes du diable» que nous avons cité dans le texte de notre travail ou le fantasme de castration qui consiste à décapiter un dragon comme dans «Le Roi des poissons» où le personnage principal coupe les sept têtes du dragon et les sept langues. Quant aux symboles dans les rêves: l'empereur et le roi

parfait pour appliquer sa psychanalyse; les relations entre belle-mère et belle-fille avec leur cortège de jalousies et de complexes sont à l'honneur dans cette histoire. La sorcière avec toute sa malignité aide la mère du roi, mais comme toujours la justice est rétablie et le roi dicte sa sentence «Ceux qui voudront voir brûler vives la mère du roi et la vieille sorcière, qu'ils viennent tout de suite!» (H.E, 24). Le feu purifie, les sorcières du Moyen-âge en savent long sur ce thème...

Quant aux fées, elles aident ceux qui le méritent, ceux qui par bonté, innocence ou courage vont rétablir le bon droit. Elles vont d'abord tester le héros et pour cela lui demander l'aumône, ce qui est le cas dans l'histoire «Mouches, cabots et fourmis» (H.E, 133). Les trois frères veulent porter un panier de fruits au roi qui a décrété, n'ayant plus de fruits dans le royaume, qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui lui porterait les plus beaux. Les deux premiers refusent de répondre à la question «Que portes-tu ?» de peur que la vieille ne demande des fruits, le troisième lui est sincère et propose même d'en donner quelques-uns, sa récompense: se marier avec la princesse. Il en est de même dans «Le fils bossu», mais cette fois c'est du raisin qu'il faut porter. Les deux frères aînés sont impolis avec la fée, le troisième gentiment les lui montre. La différence entre les deux histoires c'est que le héros est bossu, ce qui augmente les conditions à remplir pour obtenir la main de la princesse, mais la fée est là pour tout arranger et le roi n'a plus qu'à accepter « Tu es plus fort que moi; je ne peux plus t'en faire d'autres; tu as réussi partout, tu as gagné ma fille» (H.E, 178). Bossu, la bosse n'ayant pas été effacée par les bons soins de la fée, le garçon épouse la princesse et nous voulons croire qu'ils furent heureux...

La fée du conte «Le tueur de géants» va plus loin que celle du conte cité ci-dessus. Elle commence par faire tomber le long nez de Jean qui l'enlaidissait et ensuite l'aide par sa magie à conquérir la princesse après de nombreuses aventures périlleuses. La princesse sait ce qu'elle veut et elle veut un beau jeune homme, ce qui est le cas de Jean après son opération d'esthétique instantanée et gratuite.

### ***1.5 Les métamorphoses***

Les contes sont le domaine du merveilleux, de la magie et de l'imaginaire. Les métamorphoses sont donc monnaie courante, les hommes se transforment en bêtes, les animaux en être humains, les sorcières en de belles femmes. Certaines métamorphoses sont choisies d'autres involontaires, mais toutes ont un but: ajouter de l'intérêt et une pointe de merveilleux aux histoires. La fille du diable» (H.E, 61), se transforme en petit oiseau pour aider son bien-aimé, puis lors de la fuite elle transforme son amoureux en jardinier et elle en ...laitue<sup>8</sup> à

---

représentent le père, la reine la mère, les chambres ou les coffres et boîtes le sexe féminin, les serpents ou les poissons le pénis etc. On retrouve tout cela dans les contes. Par manque d'espace nous n'allons pas approfondir ce sujet, un autre article plus tard pourrait avoir comme objet une telle analyse.

8 Que dirait Freud de cela?

nouveau le garçon en moine et elle en chapelle, de cette façon il est impossible que tout père qui se lance à la poursuite des amoureux, fut-il le diable, puisse réussir une telle entreprise.

Le conte célèbre de «La belle et la bête» a comme titre «Le laboureur» dans ce recueil de contes du Languedoc. Lorsque la bête se dépouille de l'horrible peau qui la couvre, un beau jeune homme apparaît. La morale est inébranlable: l'amour peut surgir entre deux êtres dissemblables et le respect que l'on doit avoir pour un être ayant une difformité physique peut être récompensé par le bonheur. Les sentiments étant ce qu'ils sont, c'est le cœur qu'il faut écouter et non les yeux. L'abominable épouse transforme en chien son pauvre mari, mais homme-gentil chien-gentil. Seule une sorcière peut défaire l'enchantement «Par-là passait une femme vieille, vieille, toute courbée, toute ridée; elle n'avait plus de dents, son nez touchait son menton; sa voix tremblotait comme le bêlement des chèvres» (H.E, 89), et c'est ce qu'elle fait: le chien devient homme, bel homme de surcroît, et l'épouse est sévèrement punie:

L'homme se cacha tout le jour; à minuit il alla à sa maison, se tapit derrière la porte et, lorsque sa femme revint tranquillement du sabbat manger de la chair de chrétien, il lui jeta l'eau de la fiole en disant:

«Que tu sois cavale»

Aussitôt sa femme devint une belle cavale.

Alors l'homme attrapa un fouet, lui donna une volée de coups si forts qu'il la laissa pour morte.

Le lendemain, il la mena à son jardin pour tourner la roue du puits, et ordonna à son jardinier de ne la laisser jamais reposer.

Depuis ce jour, la sorcière changée en cavale servait le matin pour ramasser les boues, les ordures de la ville; et, le soir, elle tournait la roue du puits. (H.E, 90)

## **2 Le rire ou les contes à délier les langues**

Les contes que Daniel Fabre et Jacques Lacroix appellent contes à délier les langues, sont des contes où l'on trouve des jeux phonétiques, des enchaînements rapides et des images absurdes qui font rire les grands et les petits. C'est le cas de l'histoire de «Jordi» un garçon de ferme qui commence sa journée par le repas et se couche ensuite sous un figuier au grand désespoir de son maître. Le repas est composé de pain d'orge et de vin mélangé d'eau et la réaction de Jordi est instantanée «Pá d'órdi! Colca te, jórdi; Vin asaguat! dromissi, gojat.»<sup>9</sup>. Le maître comprend et son prochain repas se compose de «Pá de blat! Travalha, gojat; Bon vin pur! Travalha segur.»<sup>10</sup> Jordi se met au travail sans hésiter. Qui est le plus rusé des deux? L'auditoire reprenait en cœur ces refrains qu'il connaissait si bien et les rires fusaient. Le

9 "Pain d'orge! Couche-toi, Georges! Vin mélangé d'eau. Dors, mon garçon" in *Histoires extraordinaires du Pays d'Oc*. p. 255.

10 "Pain de blé! Travaille garçon; bon vin pur!. Travaille ferme" in *Idem*, p. 155

bon maître fait le bon serviteur, qu'on se le dise! Le conte «Le pèlerinage de la pauvre petite fourmi» est un exemple d'enchaînements que les enfants adorent, car il ne faut pas oublier que dans ces soirées il y avait des enfants, quoique les contes des veillées n'étaient certes pas des contes pour enfants. Donc, la petite fourmi part en pèlerinage mais les accidents se succèdent: elle se casse une jambe «O gelée!gelée!... que tu es forte...d'avoir coupé la jambe..à la pauvre petite fourmi .... qui s'en allait faire...un pèlerinage à Jérusalem!» la gelée répond, puis le soleil, puis le nuage, puis le vent, le mur, la terre et enfin Dieu. La litanie continue donc jusqu'à arriver à la fin de l'histoire:

«O Dieu! Dieu!... que tu es fort... d'avoir fait la terre!... qui affermit le mur!... le mur a arrêté le vent!... le vent n'a plus emporté le nuage... le nuage couvre le soleil... le soleil ne fond pas la gelée... et la gelée a cassé la jambe... à la pauvre petite fourmi... qui s'en allait seulette et péniblement... faire un pèlerinage à Jérusalem!»

Alors Dieu eut pitié de la pauvre petite bête et dit:

«Que la terre tremble!»

La terre trembla. Du coup le mur se fendit, le vent passa, le nuage s'enfuit dans l'espace, le soleil parut, la gelée se fondit, et la pauvre petite fourmi, retirant sa jambe avec peine et toute seule, acheva peu à peu son pèlerinage à Jérusalem! (H.E, 258)

Le schéma est le même pour les trois autres contes «La rate noyée dans la marmite», «La lentille» et «Le morceau de pain». La rate, en voulant goûter le bouillon est tombée dans la marmite, le rat pleure et le jeu des enchaînements commence à la grande joie du public qui sait par cœur ces phrases «La rate s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, l'escalier fait monte-descend, le tas de fumier fume, la poire du poirier pourrit, la pie s'épouille sur la fontaine et moi je m'écume et la servante a cassé la cruche.» (H.E, 261). Il en est de même pour la lentille trouvée par un homme dans le village, la poule mange la lentille, le porc mange la poule, la vache tue le porc etc. «Voisine, voisinette/ garde moi cette lentillette/ Je veux la lentille ou la poule/ Je veux la poule ou le porc/ Je veux le porc ou la vache / Je veux du lard de la vache/ Je veux la vache ou la fille/ Prends la fille» (H.E, 162-163), et lorsque l'homme s'arrête pour faire un baiser à la fille une chienne lui saute au visage et lui arrache le nez! Mal acquis ne profite jamais!

L'absurde est plus apparent dans le conte «Le morceau de pain» mais le jeu, vif et rapide, est entraînant:

Une fois il y avait un enfant qui demandait du pain. Il alla trouver une dame pour qu'elle lui en donnât un morceau: «Oh! dit cette dame, je t'en donnerais bien, mais il me faut les clefs de Monsieur.» [...] Il s'en alla trouver la mer. Et alors la mer le vente, il vente le chêne, le chêne lui donne du gland, il donne du gland au porc, le porc l'enlarde, il enlarde le forgeron, le forgeron l'arme d'une faux, il fauche le blé, le blé lui donne de l'herbe, il donne de l'herbe à la vache, la vache lui donne du lait, il donne du lait au veau, le veau lui donne des

tripes, il donne des tripes au paon, le paon l'emplume, il emplume Monsieur, Monsieur lui donne la clef, il donne la clef à Madame. Et Madame lui donne un gros morceau de pain, qu'il mangeât fort bien. (H.E, 265)

### 3 La peur

La Bête du Gévaudan fait encore frémir dans la région où cet étrange, et jamais élucidé épisode de l'histoire du Languedoc, s'est déroulé. Les morts et les disparus étaient bien réels, mais la monstrueuse bête dévoreuse de chair humaine n'ayant jamais été retrouvée<sup>11</sup> la légende s'est emparée de cet animal et l'a transformé en un être maléfique, ce qui a donné naissance à «La complainte de la Bête de Gévaudan». Ce monstre dévoreur de tendres bergères, de jeunes garçons et de petits enfants a une place de choix dans la littérature de colportage: «Au bois de Saint-Martin / Une jeune bergère/ fut dévorée soudain/ dans les bras de son père» (H.E, 269). Le portrait de l'animal est terrifiant pour les paysans de la région qui ont souffert de ses actions:

Voici comment on dépeint  
Cette bête farouche,  
Que tout le monde craint;  
Elle est longue et grosse,  
Très formidable,  
La tête comme un cheval,  
L'oreille en corne étonnable,  
Et le poil roux comme un veau.

Les yeux étincelants,  
D'un regard redoutable,  
Sont deux brasiers ardents,  
Tout est épouvantable  
Dans cette bête  
Que tout le monde craint si fort;  
Car des pieds à la tête,  
Elle présage la mort. (H.E, 272)

Le loup a toujours été l'ennemi des paysans et des bergers, et cette bête semble être un loup plus grand et plus redoutable que les autres. Sur une place de Millau, une statue de

<sup>11</sup> Malgré l'envoi par le Roi de France d'un bataillon de dragons, l'animal ne fut jamais retrouvé, et les chasseurs rentrèrent bredouilles à Paris.

la Bête correspond exactement à la description de la Complainte. Durant les froides soirées d'hiver, la Bête était le sujet favori des ruraux qui aimaient à se faire peur, un peu comme le font aujourd'hui les gens qui vont au cinéma voir des films de terreur tout en sachant que ce n'est pas réel, et c'est là que réside le charme de ces frissons «préfabriqués».

Y a-t-il crime plus atroce que celui d'assassiner son propre fils? Ce thème n'est pas spécifiquement occitan mais européen. Fabre et Lacroix citent Lillo et Zacharias Werner ainsi qu'Albert Camus, nous ajouterions Antonio Machado. La cupidité et l'avarice ont comme résultat le crime odieux qui en découle. L'assassinat (pour lui voler son argent) de leur propre fils par des parents qui ne l'ont pas reconnu, car cela faisait longtemps qu'ils ne l'avaient vu, est impardonnable aux yeux des hommes et de la justice divine. Et comme tel doit être châtié sans pitié:

Mais ce malheureux père et cet hôte déloyal, après avoir violé la foi qui est due à la sûreté publique, dans une si bonne ville, et s'être souillé les mains de son propre sang, ne désirant pas de survivre à son malheur, se découvre soi-même et se remet volontairement entre les mains de la justice du lieu, qui en est saisie pour en faire une punition exemplaire et qui serve à la postérité. ivre à son malheur, voire même voulant exiger de soi la peine d'une faute si énorme. (H.E, 96)

Une autre peur tout aussi ancestrale que celle-là se nichait dans l'esprit du petit peuple languedocien: l'Inquisition. Il ne faut pas oublier ce que cette région souffrit lors de la Croisade des Albigeois et des tribunaux postérieurs qui poursuivaient les cathares cachés dans les montagnes du Midi. Saint Dominique avait une rare habileté pour voir le diable et le poursuivre sans répit. Ce fut une époque de possessions diaboliques qui arrive encore jusqu'à nos jours. C'est le cas du «Discours merveilleux et épouvantable et digne d'être révélé au peuple advenu au pays du Languedoc d'une femme laquelle a été possédée du diable par un long temps comme vous verrez ci-après». Cette femme «honnête et estimée» vivait à Nîmes et son mari, désespéré, décide de l'emmener aux Corps Saints de Longpré. La lutte entre le religieux qui veut chasser le diable du corps de la femme et le diable lui-même est épique. Finalement c'est le prêtre qui gagne et le diable est «sorti avec un grand cri, horrible et grosse foudre et tempête hors du corps d'icelle femme qui longtemps fut sur la terre ainsi comme morte» (H.E, 281). Satan est toujours vaincu par Dieu, que les chrétiens n'aient point peur, c'est le message de cette histoire qui fait frémir le public.

Les histoires de la littérature orale sont le miroir des siècles passés. Notre culture et nos racines se montrent à nous dans ces contes parfois naïfs, mais toujours émouvants. Mélange équilibré de légendes, traditions et mythes, les histoires qui font sourire ou même rire sont la voix de nos ancêtres qui nous parlent un langage que nous comprenons de moins en moins, et qui provoque chez certains des rictus de mépris. Les formules «Une fois il y avait» et celles qui ferment le conte «Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants» sont

les portes qui ouvrent la magie. Les personnages ont souvent les pieds sur la terre et bien que leur moralité ne soit pas à toute épreuve, ils recherchent le bonheur, exactement comme nous le faisons, malgré les temps qui nous séparent. Les stéréotypes sont d'actualité: le fils qui abandonne ses parents sans une pincée de remord, la femme jalouse, le mari violent... sommes-nous si différents? Malheureusement dans notre vie il manque le plus important: le merveilleux, alors si des poètes populaires ont décidé il y a quelques siècles de l'intégrer dans nos vies à travers les contes (pour enfants ou pour adultes) ne faisons pas la fine bouche et laissons nous porter sur les ailes de l'imaginaire, que les «savants» qui discutent si c'est de la littérature ou pas, ne nous enlèvent pas le plaisir d'écouter...

Et pour ne pas faillir à la coutume: Cric, cric mon conte est fini!

### **Bibliographie:**

- Bellemin-Noël, J. *Les contes et leurs fantasmes*, Paris, PUF, 1983.  
Decourt, N. et Raynaud M. *Contes et diversité culturelle*, CDP de l'Académie de Lyon, 1999.  
Fabre, D. et Lacroix J. *Histoires Extraordinaires du Pays d'Oc*, Tchou, Paris, 1978.  
— *La tradition orale du conte occitan*, 2 vol., Paris, PUF, 1975.  
Simonsen, M. *Le conte populaire français*, Presses Universitaires de France, 1981.